

# Florence Bladier, médecin militante

Dans son cabinet de consultation ou lors des tournées-rues auprès des prostituées et des personnes sans domicile, c'est l'humanité nue que Florence Bladier, médecin et bénévole à l'association Aux Captifs la libération, a cherché toute sa vie.

Les fenêtres de l'antenne parisienne de l'association Aux Captifs la libération donnent sur la rue Saint-Denis. De là, depuis 25 ans qu'elle en observe les allées et venues, Florence Bladier, bénévole indéfectible, peut en constater les évolutions et les permanences. Au nombre des permanences, « rue Saint-Denis, la légende veut que les prostituées occupent les trottoirs depuis plus de mille ans », avançait un article de *Libération* de 2014. C'est en plein cœur de ce quartier que le père Giros a monté en 1981 l'association Aux Captifs la libération pour venir en aide aux personnes vivant de ou dans la rue, sans domicile fixe, en situation de prostitution, migrants, jeunes en errance, victimes de la drogue ou de l'alcool.

Les évolutions, elles, tiennent davantage au public. « Il y a les femmes dites 'traditionnelles' qui sont propriétaires de leur petit studio, sont françaises ou maghrébines, se prostituent dans la journée et sont relativement indépendantes, ne travaillant pas pour un proxénète ou un réseau, mais qui sont vieillissantes. Il y a les femmes d'origine chinoise qui sont sur le boulevard, également d'un certain âge. Et le soir, il y a les

jeunes nigérianes, que l'on va rencontrer aussi au bois de Vincennes avec un camion pour qu'elles puissent se poser, prendre un café, prendre rendez-vous avec un travailleur social », décrit Florence Bladier.

Toutes ces années, auprès d'elles et des personnes sans domicile du quartier, Florence Bladier a fait plusieurs centaines de « tournées-rues », que d'autres associations appellent « maraudes ». « Il y a aussi des travailleurs sociaux qui les suivent. Pour faire obtenir des papiers aux Nigérianes et pour les mettre dans un parcours de sortie de prostitution. Pour les femmes dites « traditionnelles », le problème reste de savoir comment vivre si elles arrêtent la prostitution. Elles n'ont cotisé nulle part. Il faut trouver des solutions pour qu'elles puissent vivre à la retraite. »

## Consentir à son impuissance

Florence Bladier parle bien moins d'elle que de ses engagements. Médecin toute sa vie, mère de quatre fils et aujourd'hui grand-mère de 16 petits-enfants, bénévole durant vingt-cinq ans aux « Captifs », comme disent les bénévoles, et depuis 2018, médecin bénévole pour Médecins du monde,

elle aurait sans doute bien plus à en dire qu'elle n'ose le faire. De ses investissements au service du bien commun, une seule phrase revient : « On a été gâtés par la vie, c'est normal de donner un peu de ce qu'on a reçu. »

Dans son parcours, deux figures ont joué d'influence. « J'avais un oncle médecin qui était assez charismatique, qui avait été en camp de concentration. Cela a été la chance de ma vie d'être médecin. C'était un rêve pour moi. Cela permet d'avoir un regard très vrai sur les gens. Ils ne trichent pas face à un médecin. » L'autre figure déterminante est celle du père Patrick Giros, le fondateur des Captifs. « Il intervenait régulièrement à l'école où étaient mes enfants. Ce qui m'a touché chez lui, c'est qu'il connaissait de près tous les gens dont on a habituellement peur, desquels on tend à se tenir à distance. Quand je l'ai rencontré, je me suis dit : dès que mes enfants auront quitté le collège, j'irai travailler avec lui. Cela fait 25 ans et j'y suis toujours. »

Cet engagement nécessite parfois de savoir dépasser un certain découragement. « Il faut que ça vous touche de façon personnelle, sinon, vous ne venez pas faire ce boulot. Parce



© Michel Le Moine

**13 août 1946**

Florence Bladier naît à Paris.

**1<sup>er</sup> février 1973**

Elle soutient sa thèse et devient docteure en médecine.

**1<sup>er</sup> octobre 1998**

Elle devient bénévole à l'association Aux Captifs la libération.

*que c'est usant, on est dans l'échec tout le temps. Les jeunes salariés qui viennent ne restent pas très longtemps, ils s'épuisent. Les points fixes, ce sont les bénévoles. » L'échec, c'est donner un rendez-vous à quelqu'un de la rue qui ne s'y rendra pas, c'est lui donner trois sous pour faire des photos d'identité qui seront dépensés autrement, c'est ne pas le voir aller chez le médecin parce que ça l'angoisse... Patrick Giros parlait de « consentir à son impuissance ». Un mot très fort qui a marqué Florence Bladier. « Cela suppose de renoncer à nos idées, à nos projets, à nos projections sur les personnes. De cesser de faire pour les autres, à leur place, avec des objectifs. D'accepter d'être soi-même démunie et de briser ce besoin compulsif d'aider les pauvres qui nous empêche de les entendre. Il faut apprendre à ne pas s'imposer, mais se proposer, s'exposer, être celui dont on peut disposer. »*

Enfin, les gens de la rue lui auront aussi beaucoup appris. Comme sa vie de médecin. « J'ai eu un cabinet à Montfermeil, j'étais allergologue. Au bout d'une quinzaine d'années, je n'y arrivais plus, je rentrais chez moi à des heures pas possibles. J'ai donc arrêté pour prendre

*un poste de médecin du travail du BTP à Bobigny. C'était passionnant. Entre les gars de la rue et les gars du BTP, la frontière existe, bien sûr, mais vous avez des gens qui travaillent dans le secteur et qui vivent dans leur voiture. Et bien souvent, les gens de la rue, quand ils arrivent à trouver du boulot, c'est sur les chantiers. C'est un beau métier. Mais quand il y a un accident du travail, ce n'est pas facile de recaser les personnes. En tant que médecin, on a donc une place à défendre. Le patron vous écoute quand il faut trouver une solution pour la personne qui ne peut plus monter sur un échafaudage. J'ai beaucoup aimé ce travail. Souvent, les patients me prenaient pour une assistante sociale. Pour moi, c'était un compliment. »*

### **Prendre le temps**

Après sa retraite, à 70 ans, elle n'a pas tenu deux ans avant d'aller frapper à la porte de Médecins du monde pour proposer ses services. « J'adore ce que j'y fais. » Et pas question de faire des consultations à la chaîne. À l'ouverture du dispensaire de l'association boulevard de Picpus, le matin à 9 h, certains font la queue depuis quatre heures déjà. Ils savent que seule une

vingtaine pourra entrer. « Je les garde pratiquement une heure. Parce que la femme qui arrive, qui a été violée en Libye, qui a laissé ses enfants, qui a échappé à un mariage forcé, qui a été excisée... ce n'est pas en deux minutes qu'elle va raconter quoi que ce soit. Il faut qu'elle se pose, qu'elle commence par dire qu'elle a mal à la tête ou autre. Les choses importantes viennent après, quand elle a vu qu'on était disponible. » Des consultations ont lieu aussi dans les camps de migrants installés portes de La Chapelle, d'Aubervilliers ou de La Villette. Une autre population, tout juste arrivée, complètement perdue. « On travaille avec des interprètes, c'est l'avantage. On peut faire un courrier pour l'hôpital en disant ce qu'a la personne qui, sinon, n'aurait pas su se faire comprendre. » Cette vie entière consacrée aux autres, Florence Bladier n'y voit rien d'extraordinaire. À tel point qu'elle comprend mal le manque de relève qu'elle observe aujourd'hui et qui l'inquiète. ●

**Stéphanie Barzasi**